

Junot vint à l'armée dans les premiers jours du mois de septembre : il passa les troupes en revue. La première division d'infanterie, aux ordres du général Delaborde, était dans Bayonne. La seconde division, que devait commander le général Loison, occupait Saint-Jean-de-Luz et les villages voisins de la frontière de l'Espagne. Les corps composant la troisième division, sous le général Travot, arrivèrent à Navarreins et à Saint-Jean-de-Pied-de-Port. La cavalerie, commandée par le général de division Kellermann, était cantonnée sur les Gaves, vers Pau et Oleron, et sur l'Adour, vers Aire et Castelnau. Les officiers-généraux et les chefs de corps instruisaient les jeunes soldats, exerçaient les anciens, et préparaient avec activité les moyens de marcher et de combattre. L'artillerie, sous les ordres du général de brigade Taviel, s'organisait et devenait mobile. Le colonel Vincent, directeur du génie à Bayonne, fut attaché à l'armée, avec d'autres officiers de son corps tirés des places de cette frontière. Le commissaire-

ordonnateur Troussel fut nommé ordonnateur en chef. On ne forma ni magasins, ni convois de vivres, mais un train d'équipages militaires, et un certain nombre de commissaires des guerres et d'employés devaient marcher avec les troupes pour monter le service administratif quand il en serait temps. Des négocians, appartenant, pour la plupart, à cette classe de spéculateurs qui met dans le commerce plus d'industrie que de capitaux, accoururent de partout à la suite d'une armée chargée d'envahir le pays de l'or et des diamans.

Pendant que l'ambassadeur titulaire de l'Empereur des Français près le prince régent du Portugal disposait tout à Bayonne pour l'agression militaire de ce royaume, le premier secrétaire d'ambassade, M. de Rayneval, chargé d'affaires en son absence, commençait à Lisbonne l'attaque diplomatique. Le 12 août, il remit au gouvernement portugais l'injonction de déclarer à l'instant même la guerre à l'Angleterre, de confisquer les marchandises anglaises, et

d'arrêter, comme otages, les sujets de la Grande-Bretagne établis en Portugal ¹. Le comte del Campo-de-Alange, ambassadeur du roi d'Espagne, présenta en même temps une note moins impérative dans la forme, également menaçante dans le fond. Les représentans des deux grandes puissances annonçaient que, dans le cas où la cour de Lisbonne n'entrerait pas franchement et complètement dans la ligue des états du continent contre les oppresseurs des mers, ils avaient l'ordre de demander des passe-ports, et de se retirer en déclarant la guerre.

Telles étaient les conditions dictées par la force, au mépris d'un traité de neutralité chèrement acheté, six ans auparavant, par la faiblesse. Jadis le sphi de Perse envoya demander des tributs au gouverneur des Indes portugaises. Alphonse d'Albuquerque fit apporter de la poudre, des boulets, des hallebardes devant

¹ Voyez à la fin du volume (A).

l'envoyé persan : « Voilà la monnaie, lui dit-il, avec laquelle les Portugais paient des tributs. »

Au dix-neuvième siècle, le temps était passé, pour un petit état, de tenir ce haut langage. Cependant le Portugal avait toujours sa population ardente, les murailles de ses forteresses, ses montagnes, ses rochers et sa position reculée à l'extrémité de l'Europe. Son armée était disciplinée, et les subventions du Brésil alimentaient encore les fortunes particulières et le trésor public. Des patriotes en très-petit nombre, et parmi eux le marquis d'Alorne, ne désespéraient pas de la patrie. Ils dirent au gouvernement : « Armons nos côtes; fermons nos ports aux escadres de l'Angleterre, et, puisqu'il le faut, à ses vaisseaux de commerce. Défendons nos places et nos frontières de terre contre les armées de la France et de l'Espagne. Cessons d'être Anglais. Ne devenons pas Français, et nous resterons Portugais. »

C'ÉTAIT la voix dans le désert. Deux opinions diamétralement opposées partageaient depuis long-temps le cabinet de Lisbonne, et classaient ceux qui étaient appelés aux conseils sous les noms de parti français et de parti anglais, quoique les uns comme les autres fissent profession d'être également dévoués à leur prince et à leur patrie. Le commandeur d'Araujo, alors principal ministre, était regardé comme le chef du parti français. Il avait été long-temps ambassadeur à Paris; sa politique, formée et développée dans l'atmosphère de la gloire française, ne lui permettait pas de penser que la maison de Bragance pût se maintenir sur le continent, autrement que par une condescendance empressée à la volonté de l'Empereur Napoléon. Don Laurenço de Lima et Ayres de Saldanha, comte d'Ega, ambassadeurs à Paris et à Madrid, le confirmaient dans cette manière de voir en exposant dans leurs dépêches, l'un, toute la puissance de la France; l'autre,

l'asservissement absolu de la cour de Madrid à celle des Tuileries. Le système contraire était soutenu avec véhémence par le conseiller d'état Don Rodrigo de Souza Continho, chef du dernier ministère que l'influence française avait renversé. Son père, Don Domingos Antonio de Souza Continho, était ministre plénipotentiaire à Londres. Les deux frères, Don Joao de Almeida, ancien ministre de la guerre, et avec eux la majorité du cabinet, jugeaient que le Portugal périrait de misère, s'il perdait à la fois le commerce maritime et les colonies. Ils en concluaient qu'il fallait à tout prix rester les féaux de la Grande-Bretagne. Dès que les armées étrangères se montreraient sur la frontière, il fallait, disaient-ils, se retirer à bord des vaisseaux, et se réfugier au Brésil. Là encore on pourrait régner et gouverner. Les deux partis étaient d'accord sur un point, savoir : que l'élan du peuple et l'emploi des forces nationales ne pouvaient pas être opposés avec la moindre apparence de succès à l'énormité

de moyens que le vainqueur de l'Europe ne manquerait pas de déployer contre le Portugal. Ainsi , en aucun cas , l'on ne devait s'occuper sérieusement de dispositions défensives.

En réponse aux notes remises à son ministre des affaires étrangères , le prince régent déclara que , pour complaire à ses puissans alliés , l'empereur des Français et le roi d'Espagne , il était prêt à fermer ses ports aux vaisseaux de la Grande-Bretagne ; mais que la modération de son gouvernement et ses principes de religion ne lui permettaient pas d'adopter une mesure aussi rigoureuse et aussi injuste que la confiscation , en pleine paix , des marchandises anglaises , et la mise en prison de négocians étrangers aux affaires politiques , demeurant dans le pays sous la garantie de la parole royale.

Cette réponse avait été convenue avec l'Angleterre , et elle renfermait l'expression des sentimens personnels du prince. L'émigration

au Brésil répugnait à ses habitudes casanières. Elle se préparait, non pas à son insu, mais en conséquence de résolutions prises par d'autres que par lui. Sa volonté, s'il eût eu la force d'en exprimer une, eût été de continuer à vivre pacifiquement et dévotement dans son palais-monastère de Mafra. Aucun sacrifice ne lui eût coûté pour résoudre le problème insoluble, de satisfaire à la fois la France et l'Angleterre.

Le 30 septembre, le chargé d'affaires de France et l'ambassadeur d'Espagne quittèrent Lisbonne. Les habitans de cette capitale apprirent, le même jour, que les vaisseaux et les propriétés du commerce portugais étaient détenus dans les ports soumis à la domination de l'Empereur Napoléon. Le coup, pour avoir été prévu, n'en fut pas moins terrible. Cependant des esprits confians voulurent croire que les procédés rigoureux du gouvernement français ne tendaient qu'à obtenir du Portugal une adhésion plus effective au système con-

tinental. Le prince régent s'empara de cette idée rassurante. L'Espagne aussi lui apparaissait comme un point d'appui à sa politique équivoque. Il comptait sur les liens de parenté qui l'unissaient à la famille de Charles IV, et plus encore sur l'intérêt commun à ce monarque et à lui, de ne pas laisser les Français prendre pied dans la Péninsule, intérêt qui déjà n'avait pas été réclamé en vain pendant les angoisses du Portugal, en 1797 et en 1801.

MAIS les temps étaient changés. On conspirait maintenant la ruine de la maison de Bragance à Madrid aussi-bien qu'à Paris. Le prince Masserano, grand de première classe, avait en France le titre et les honneurs de l'ambassade d'Espagne. Un homme sans caractère public était depuis un an le véritable ambassadeur d'Espagne. Investi de la confiance particulière du prince de la Paix, Don Eugenio Izquierdo avait, à l'insu de Masserano et du

ministre des affaires étrangères espagnoles, des pleins-pouvoirs du roi pour discuter les plus hauts intérêts de la monarchie, et même pour signer des traités. Comme il avait vieilli dans la direction du cabinet d'histoire naturelle de Madrid, on supposait que sa passion pour les sciences l'avait attiré dans la métropole des connaissances humaines; et ce n'est pas la première fois que le manteau du savant a couvert des intrigues politiques. Lors de l'intempestive levée de boucliers de Godoy, au moment de la bataille d'Iéna, ce fut Izquierdo qui courut au quartier général de l'Empereur à Berlin; ce fut lui qui expliqua, justifia, offrit et promit tout. Le prince de la Paix crut avoir été sauvé par lui de la colère de Napoléon; au moins dut-il à son actif mandataire, tel ami puissant qu'il retrouva depuis aux jours de l'adversité. Charles IV, en envoyant à Paris cet agent secret, lui avait dit : « Manuel Go-
» doy est ton protecteur. Fais ce qu'il te com-
» mandera; c'est par son moyen que tu dois

» me servir ¹. » Ainsi fit Izquierdo. Il serait irréprochable, s'il n'y avait pas en morale de devoir plus sacré que celui d'obéir aveuglément aux caprices des rois.

Le général Duroc, grand maréchal du palais de l'Empereur, fut choisi pour traiter avec Don Eugenio Izquierdo. Il était marié à une Espagnole. Nul autre n'était dépositaire de tant et de si importans secrets de politique. La tournure de ses idées, plus justes qu'étendues, sa tenue parfaite, et plus que tout cela l'empire de l'habitude, l'avaient mis sur le pied de confident intime. On aurait qualifié autrement les rapports de Duroc avec Napoléon, si un prince de cette trempe avait pu avoir un favori.

¹ *Manuel es tu protector; tras quando te diga; por medio suyo debes servir me.* Ce sont les propres termes employés par Charles IV, et rapportés dans la correspondance d'Izquierdo.

(*Memorias recogidas y compiladas, por D. Suan Nellerito.*)

La négociation fut conduite dans l'ombre. Duroc n'en rendait compte qu'à l'Empereur. Izquierdo correspondait avec le prince de la Paix, et seulement avec lui. Les deux négociateurs conclurent, le 27 octobre 1807, à Fontainebleau, un traité qui effaçait le Portugal de la liste des puissances ¹. Des six provinces dont ce royaume était composé, la plus septentrionale, dite d'entre Duero et Minho, était donnée en propriété et souveraineté, y compris la ville d'Oporto, au roi d'Étrurie, et érigée en royaume sous le nom de Lusitanie septentrionale. Le prince de la Paix acquérait la propriété et la souveraineté des Algarves et de l'Alemtejo, avec le titre de prince des Algarves. Le royaume de la Lusitanie et la principauté des Algarves reconnaîtraient le roi d'Espagne comme protecteur. On devait tenir sous le séquestre le reste du Portugal, c'est-à-dire, les provinces de Tras-os-Montes,

¹ Voyez à la fin du volume (B).

de Beira et d'Estramadure , pour les restituer, lors de la paix générale, à la maison de Bragance, en échange de Gibraltar, de l'île de la Trinité, et des autres possessions maritimes conquises par les Anglais sur les Espagnols. L'empereur des Français devait prendre tout de suite possession du royaume d'Étrurie; il consentait à reconnaître le roi d'Espagne comme empereur des deux Amériques, de la même manière qu'il avait permis peu de temps auparavant que l'ancien empereur d'Allemagne se fit appeler empereur d'Autriche.

Une convention ¹ accessoire au traité de Fontainebleau et conclue le même jour régla les détails de l'occupation du Portugal, ainsi que le mode d'administration après la conquête. Il fut décidé que la France gouvernerait les provinces séquestrées. Un corps de cette nation, composé de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, de trois mille de cavalerie, et d'un

¹ Voyez à la fin du volume (C.)

équipage d'artillerie proportionné à cette quantité de troupes, allait recevoir l'ordre de traverser l'Espagne, et de vivre en route aux dépens des magasins du royaume. Il devait être joint par un corps de troupes auxiliaires espagnoles de huit mille hommes d'infanterie, avec trois mille chevaux et trente pièces de canon, et marcher en droiture sur Lisbonne. Une division de dix mille Espagnols prendrait possession de la province d'entre Duero et Minho, et une autre division de six mille hommes de la même nation occuperait l'Alemtejo et les Algarves. Il fut convenu que les généraux en chef des deux puissances administreraient le pays, et lèveraient les impôts au profit de leur souverain respectif. Les généraux espagnols gouverneurs des provinces du nord et du midi du Portugal devaient être dans une indépendance absolue du général commandant les troupes françaises; ce dernier même obéirait au roi d'Espagne ou au prince de la Paix, dans le cas où l'un ou l'autre vien-

drait à l'armée. Le sixième article de la convention stipulait le rassemblement, à Bayonne, d'une armée de quarante mille hommes prête à entrer en Portugal comme renfort, après toutefois que les hautes parties contractantes seraient mutuellement d'accord sur ce point.

Quand le cabinet de Madrid aidait avec tant d'ardeur le cabinet des Tuileries à dépouiller un voisin inoffensif, les deux maisons de Portugal et d'Espagne pouvaient être considérées comme ne formant qu'une seule famille, tant elles s'étaient mêlées ensemble par des mariages ¹; le favori tout-puissant, grand de Portugal, sous le titre de comte d'Evora-

¹ La mère de la reine de Portugal était sœur du roi d'Espagne Charles III. La femme du prince régent était fille de Charles IV. La seule infante de Portugal, qui depuis cent quarante ans eût fait un mariage au dehors, avait épousé un prince espagnol, frère de Charles IV. De cette union était venu l'infant Don Pedro Carlos de Borbone e Bragança, qui était élevé à la cour de Lisbonne, et qu'on destinait à épouser la fille aînée du prince régent.

Monte, recevait une pension que la reine lui avait accordée. Le bienfait que l'Espagne devait tirer de cet ignoble traité de partage, était dans un avenir rempli d'incertitude, tandis que Napoléon en recueillait, comme fruit immédiat, l'avantage de franchir les Pyrénées sans résistance, et un prétexte plausible pour couvrir de ses bataillons les provinces espagnoles au nord de l'Ebre et du Duero. Pendant que la faible armée de Charles IV allait porter la guerre à l'opposé des véritables dangers de l'Espagne, le trône restait sans défense, et l'amour des peuples se retirait du monarque qui introduisait de gaieté de cœur les armées étrangères au sein de son royaume.

ON n'avait point attendu la signature du traité de Fontainebleau pour porter les troupes françaises au delà des Pyrénées. Elles se mirent en mouvement dès que les bases fondamentales de la négociation eurent été assises. Le 17 oc-

tobre 1807, Junot reçut l'ordre d'entrer en Espagne dans les vingt-quatre heures. Le 18, la tête de la première division du corps d'observation de la Gironde passa la Bidassoa ¹. Elle fut suivie de la seconde et de la troisième division, du parc d'artillerie et de la cavalerie. Les colonnes, au nombre de seize, marchant à un jour de distance les unes des autres, se dirigèrent, par la grande route de Burgos et Valladolid, vers Salamanque. L'intendant des armées espagnoles, don Cerarco Gardoqui, avait été chargé de pourvoir aux besoins des troupes. Le lieutenant-général, Don Pedro Rodriguez de la Buria, reçut le général Junot à Irun, et le complimenta au nom du prince de la Paix. Il avait déjà été chargé de la même mission près du général Leclerc en 1801.

EN même temps les troupes d'Espagne s'ébranlaient pour exécuter par avance un traité

¹ Voyez la carte n° I.

qui n'était pas encore signé. Tout ce qu'il y avait de régimens sur le continent , à la réserve des garnisons de la Catalogne et du camp de Saint-Roch , prit le chemin du Portugal. Les corps habituellement stationnés à Madrid , et la maison du roi elle-même , fournirent des détachemens. Il ne resta , dans l'intérieur du royaume , que les cadres des bataillons et des escadrons qui avaient été dépouillés pour porter les bataillons et les escadrons de campagne au complet , les uns de sept cents hommes , les autres de cent soixante-dix chevaux.

Le corps espagnol , destiné à agir sous les ordres du général Junot , se rassembla à Alcantara sur le Tage. Il était fort de huit bataillons , quatre escadrons , une compagnie d'artillerie à cheval et deux de sapeurs-mineurs. Les belles divisions de grenadiers provinciaux de la vieille et de la nouvelle Castille faisaient partie de l'infanterie. Le lieutenant-général don Juan Caraffa , capitaine-général de l'Estramadure , le commandait.

Les troupes qui devaient occuper le royaume projeté de la Lusitanie septentrionale, vinrent de la Galice, des Asturies et du Royaume de Léon, se réunir à Tuy sur le bord du Minho. Elles composèrent un corps de quatorze bataillons, six escadrons et une compagnie d'artillerie à pied, sous les ordres du lieutenant-général don Francisco Taranco y Plano, capitaine-général de la Galice.

Le lieutenant-général don Francisco Solano, marquis del Socorro, capitaine-général de l'Andalousie, réunit à Badajoz huit bataillons, cinq escadrons et une compagnie d'artillerie à cheval, pour prendre possession des provinces échues en partage au prince de la Paix par le traité de Fontainebleau.

Les officiers et les soldats espagnols allaient à regret à une conquête sans gloire. Une inquiétude vague sur les projets de l'Empereur commençait à poindre dans les classes éclairées.

L'armée française trouva partout sur son

passage un accueil favorable. Les villes de Vittoria, de Burgos et de Valladolid donnèrent des fêtes au général en chef et aux principaux officiers. L'horreur manifestée, peu d'années auparavant, par les Espagnols contre un peuple qu'on leur avait représenté comme hérétique et ennemi de l'ordre social, avait fait place aux sentimens d'une hospitalité bienveillante. Les principaux du clergé venaient au-devant des colonnes. Les paysans accouraient sur la grande route pour voir passer des soldats qui étaient chrétiens comme eux : il était aisé de reconnaître que le règne de Napoléon avait entièrement effacé l'antipathie de la nation catholique par excellence pour la France nouvelle.

Les troupes mirent vingt-cinq jours à se rendre à Salamanque. Les dispositions étaient faites pour les cantonner autour de cette ville, lorsque Junot reçut l'ordre d'entrer en Portugal, et de ne pas perdre un moment, afin de n'être pas prévenu par les Anglais à Lisbonne. L'Empereur n'indiquait pas le chemin qu'on

devait suivre , mais il défendait que , *sous prétexte de subsistances , la marche de l'armée fût retardée d'un seul jour. Vingt mille hommes , disait-il , peuvent vivre partout , même dans le désert*¹.

¹ Le duc de Berwick , général de Philippe V , avait appris dans la campagne de 1704 quel sort menace l'armée qui entame le Portugal par la rive gauche du Zezere. Les forces combinées de France et d'Espagne furent paralysées au milieu de leurs succès par des obstacles matériels et par le manque de vivres. En 1762 , sur le même terrain , les mêmes causes arrêtaient l'armée espagnole aux ordres du comte d'Aranda , et le corps auxiliaire commandé par le prince de Beauvau , et les forcèrent à reculer devant des troupes inférieures en qualité et en nombre. Mais depuis la révolution , les Français étaient accoutumés à se rire des dangers et des obstacles qui avaient effrayé leurs devanciers. Un général pouvait , sans être taxé de témérité , tenter , avec les moindres soldats de Napoléon , des entreprises stratégiques où avaient échoué les armées de la vieille monarchie. Cette assertion ne paraît pas hasardée à ceux qui ont étudié le régime intérieur des grandes armées de Louis XIV et de Louis XV. Les hommes de ce temps-là étaient aussi propres que ceux

On apprécierait mal la difficulté d'envahir le Portugal, par l'aspect que présente la configuration de ce pays sur les cartes géographiques. On dirait qu'une fois établi en Espagne, il n'y a plus qu'un pas à faire pour trancher par le milieu cette bande de terrain parallèle à la mer, longue de cent trente lieues et large tout au plus de cinquante. L'opération paraît d'autant plus simple que les deux

de la révolution à des coups d'audace, mais on ne savait pas les faire marcher. On connaissait peu cette branche élevée de l'art de la guerre, qui consiste à mouvoir avec rapidité des masses de troupes sur un grand développement de pays, dans l'objet d'écraser l'ennemi sur son point faible, avec des forces supérieures, ou de le frapper d'un coup inattendu au fort de sa puissance. Les préjugés des chefs et leurs habitudes de luxe paralysaient et étouffaient les heureuses dispositions dans les soldats français.

Au mois de décembre 1713, Louis XIV envoya le maréchal-de-camp Puysegur sur la frontière du Portugal, pour préparer l'invasion de ce royaume, qui devait se faire l'année suivante par l'armée française et espagnole, aux ordres du duc de Berwick. Après avoir

grands fleuves du pays, le Duero et le Tage, ont déjà fourni en Espagne la plus grande partie de leur cours; et que, d'après ce qu'enseigne la géographie physique, les montagnes s'abaissent et les vallées s'élargissent à mesure que les fleuves approchent de leurs embouchures. C'est tout le contraire ici, et c'est pour cela que le Portugal est resté un royaume indé-

interrogé et exploré, Puysegur imagina de construire, pour des chemins où les transports se font habituellement à dos de mulets, des caissons de vivres à la manière de ceux des armées de Flandre et des Pays-Bas. Il régla que des chariots chargés de bateaux et de poutrelles destinés à faire les ponts, et de longues échelles construites pour escalader les places, marcheraient avec les troupes. Il proposa de donner aux soldats des couvertures de laine piquées et ouatées, afin qu'ils pussent se déshabiller sous la tente. La campagne de 1704 s'ouvrit; les tentes, les équipages de pont et tout cet attirail jugé indispensable restèrent en arrière, on fut obligé de renoncer au Portugal. Cependant, Puysegur était l'officier de son temps le plus entendu dans la science des marches d'armée; lui-même s'est chargé de nous l'apprendre, et ses contemporains ne l'ont point démenti.

pendant de l'Espagne. Les provinces d'entre Duero-Minho et de Tras-os-Montes, au nord du Bas-Duero, sont plus montagneuses et plus difficiles que les provinces espagnoles limitrophes de Galice, et surtout de Léon et de Zamora. Entre le Duero et le Tage, les plaines de Salamanque et la vallée de Plazencia finissent avec l'Espagne. La Sierra de Gata qui les sépare s'abaisse en dépassant la frontière de Galice, et se relève subitement à quatre lieues de-là pour former l'Estrella. La masse et les rameaux de l'Estrella couvrent la région du centre du Portugal appelée la Beira. Le principal sommet de cette vaste montagne est à trois lieues au sud-ouest de Guarda. Il s'élève de huit cents toises au-dessus du niveau de la mer. La neige s'y conserve toute l'année. De ses flancs de granit sortent le Zezere, le Mondego, l'Alva, et trente autres affluens du Tage et du Duero. Ses contre-forts sont conformés tantôt en arêtes vives, tantôt en terrasses de blocs de grès agglomérés sans ordre.

La nature et la raison d'état ont conspiré ensemble pour empêcher qu'il fût tracé à travers les rochers de la Beira des chemins de communication entre le Portugal et l'Espagne. La grande route de Bayonne à Lisbonne, celle que suivent ordinairement les voitures, passe par Madrid, franchit le Tage au pont d'Almaraz dans l'Estramadure espagnole, entre en Portugal par l'Alemtejo, et traverse une seconde fois le fleuve devant Lisbonne, là où il a trois lieues de largeur. La prévoyance militaire ne permettait pas aux Français de suivre une route au bout de laquelle, après avoir vaincu des obstacles de plus d'un genre, il resterait encore à forcer le passage d'une rivière énorme, ou plutôt d'un bras de mer, avant que d'arriver au but de l'expédition. D'ailleurs les corps auxiliaires espagnols étant chargés d'occuper les provinces à la rive droite du Duero, et à la rive gauche du Tage, les opérations particulières de l'armée principale paraissaient devoir être centrales et exclusivement appliquées

au pays compris entre les deux grands fleuves du Portugal.

Il était donc inévitable de se heurter contre l'Estrella. De ce côté, deux chemins mènent à Lisbonne. L'un est au nord, l'autre au midi de la crête de la montagne. Le premier passe par Almeida, Celorico, Ponte-Murcella et Thomar. Les charrettes étroites du pays qui sont attelées de bœufs¹ y roulent avec facilité.

¹ Les transports d'agriculture se font en Portugal avec des charrettes basses et grossièrement travaillées, semblables à celles dont on se sert dans les autres régions montagneuses de la péninsule espagnole, en Turquie, et dans le nord de l'Afrique; elles ont ordinairement trois pieds et demi de voie. Le fer entre pour peu dans leur construction; il y en a même où on ne l'emploie pas du tout. Les roues sont ou massives ou à jantes bandées avec des morceaux de chêne vert. Elles adhèrent à l'essieu, qui tourne avec elles; comme on ne les graisse jamais, la rotation produit un sifflement continuel qui, s'entendant de loin, sert d'avertissement aux autres charrettes engagées dans le chemin étroit de la montagne.

On trouvera dans le *Voyage en Portugal*, par

On n'avait à éprouver d'obstacles considérables pour la marche de l'artillerie qu'à la descente du plateau schisteux de la Beira-Alta¹, dans la vallée du Mondego. Les torrens à passer à gué sont en petit nombre. Il y a des ponts sur les principales rivières, comme le Mondégo, l'Alva, la Ceira. Le pays est peuplé et abondant. Le second chemin va par Castello-Branco et Abrantès. Il traverse, pendant l'espace de trente lieues, un amas de rochers, un désert où l'industrie a fécondé çà et là quelques coins d'une

MM. le professeur Link et le comte Hoffmannsey, le tableau le plus fidèle qui ait été tracé des hommes et des choses de ce pays.

¹ La Beira se divise en plusieurs parties, savoir : *Beira-Alta*, Haute-Beira, qui comprend depuis la Serra de Estrella jusqu'au Duero, et depuis la frontière d'Espagne jusqu'à la rivière d'Arda; *Beira-Baixa*, Basse-Beira, qui comprend le pays entre la Serra de Estrella et le Tage; *Beira-Mor*, qui comprend le pays voisin de la mer. On désigne, sous le nom de *Cova de Beira*, les hautes vallées du Zezere et du Meimao entre Belmonte, Covilham et Fundas.

terre ingrate. Les contre-forts escarpés de la Sierra ¹ d'Estrella se présentent perpendiculairement à la direction de la marche. De deux lieues en deux lieues on rencontre des rivières qui n'ont ni pont, ni bateaux, et que pendant l'hiver ou après les pluies on ne passe pas sans un danger éminent. Dans un terrain si fortement accidenté, la défense la plus inerte peut déconcerter l'armée la plus aguerrie. Quand, après avoir triomphé des hommes et de la nature, cette armée arrive à Abrantès, et touche pour ainsi dire au terme de ses travaux, le Tage et le Zezere la séparent de la Terre Promise, et présentent une barrière impénétrable à ceux qui n'ont pu conduire avec eux ni artillerie, ni équipages de pont.

Ces détails de localité étaient ignorés de

¹ Une chaîne de montagnes s'appelle, en espagnol, *sierra*, et en portugais *serra*, ce qui veut dire *scie*. Les habitans de la Péninsule ont trouvé que les ressauts des sommités dont sont hérissées les chaînes, ressemblent à la dentelure d'une scie.

l'armée, car les cartes géographiques sont si inexactes, qu'elles ne donnent seulement pas le nom des rivières qu'on doit traverser. Les Portugais eux-mêmes connaissent mieux l'Inde et le Brésil que les vallées du Tras-os-Montes et de la Beira. Ce que pouvaient en apprendre aux Français les Espagnols de Salamanque, ils le tenaient de muletiers ignorans. Le général Junot se décida à prendre le chemin d'Abrantès, parce qu'il est plus court que celui de Ponte-Murcella. Il y gagnait aussi plusieurs avantages, comme d'éviter la place d'Almeida, qui probablement n'eût pas ouvert ses portes, et de se ravitailler en munitions de guerre et de bouche dans la ville d'Alcantara sur le Tage, où se rassemblait la division espagnole du général Caraffa.

L'armée partit de Salamanque le 12 novembre. Elle marcha par brigade, chacune à un jour d'intervalle de celle qui la précédait : les troupes eurent l'ordre de faire en cinq jours les cinquante lieues qui séparent Sala-

manque d'Alcantara. L'artillerie et les bagages devaient marcher avec les colonnes d'infanterie ; la route fut tracée par Ciudad-Rodrigo, le Puerto ¹ de Peralès et Moraleja. Le temps était affreux, il tombait des torrens de pluie. Plusieurs voitures restèrent en arrière dès le passage de l'Yeltes avant d'arriver à Ciudad-Rodrigo. En avançant, les difficultés de la marche ne firent qu'augmenter. Comme on n'avait prévu à Madrid ni la rapidité, ni la direction du mouvement, les vivres n'étaient pas préparés, et il était impossible d'en rassembler avec promptitude sur une frontière dépeuplée par les anciennes guerres entre l'Espagne et le Portugal. Les soldats, n'ayant pas à manger, rôdèrent en arrière et sur les flancs des colonnes, s'égarèrent dans les bois et inquiétèrent les paysans. Plusieurs périrent en pas-

¹ On appelle en espagnol *Puerto*, et en portugais *Porto* ou *Portella*, les cols ou passages des montagnes.

sant à gué l'aqueduc entre Funte-Guinaldo et Pena-Parda. La tête de l'armée arriva sur le Tage dans un état de malaise et de désordre qui était l'avant-coureur d'un désordre et d'un malaise plus grands.

Le général Junot avait précédé de deux jours les troupes à Alcantara. Cette ville, située à la rive gauche du Tage, est célèbre par son pont, magnifique ouvrage des Romains. Elle était regardée autrefois comme une des principales places d'armes de l'Espagne contre le Portugal, quoique ses fortifications se bornent à une mauvaise enceinte avec des angles saillans et rentrans, sans chemin couvert et sans fossé. On n'y trouva pas d'établissemens militaires. Le général Caraffa était dans la ville depuis huit jours. La dépopulation du pays environnant n'avait pas permis de remplacer dans les magasins et dans les parcs de bestiaux le pain et la viande que la division avait consommés. On put à peine donner aux Français une ou deux rations par homme. Leurs cartou-

ches avariées furent échangées contre des munitions neuves. Les troupes allongeaient la marche de quatre lieues en venant à Alcantara. Le général en chef ordonna à celles qui n'étaient pas encore arrivées et à toutes les voitures de ne pas dépasser Zarza-la-Mayor. Malgré la faim, la pluie, l'ignorance des chemins, et l'incertitude relativement aux ennemis qu'on rencontrerait, il n'hésita pas sur le parti qu'il avait à prendre. Dans sa position, marcher était combattre, arriver serait avoir vaincu. Le corps d'observation de la Gironde fut prévenu par l'ordre du jour du 17 novembre qu'il entrerait en Portugal avant quarante-huit heures. Une proclamation¹ faite le même jour au quartier général d'Alcantara annonça aux Portugais que les armées de Napoléon venaient dans leur pays pour faire cause commune avec leur bien-aimé souverain contre les tyrans des mers. Les habitans

¹ Voyez à la fin du volume (D).